

Daniel Cassini

*En commentaire de la projection de "L."
film de Georges Sammut et Daniel Cassini
"Laure, la sainte de l'abîme"*

Ce texte est l'hommage amical d'un homme à la multiplicité d'une femme appelée Colette Laure Lucienne Peignot. Toujours dans le cadre de ce séminaire, nous aurions aussi bien pu choisir d'évoquer et d'honorer une autre Colette; Colette Thomas, taradée par Antonin Artaud comme Laure le fut par Georges Bataille.

Sous le pseudonyme masculin de René, Colette Thomas publia dans les années 50 un livre aussi singulier que désormais introuvable et dont le titre et le contenu font rhizome avec les écrits de Laure: Le Testament de la fille morte.

* * *

L'épigraphe de cet ouvrage figure au tableau:

"If the devil tells you something is too fearful to look at, look at it. If he says something too terrible to hear, hear it. If you think some truth unbearable, bear it!"

G.K.

Chesterton

C'était la règle dans les familles bourgeoises: Colette peignot avait étudié la musique. Avant que d'abandonner cet art, elle passait dans sa jeunesse des semaines entières de Bach à Debussy, de Schuman à Ravel, de Rameau à Manuel de Falla, de Mozart à Stravinsky. Stravinsky dont elle écrit qu'il était toute sa fièvre, Bach sa seule morale.

* * *

De la vie sans égards de Colette Peignot l'on peut s'autoriser à dire, après coup, qu'elle est construite comme une fugue. Une fugue de mort, avec un motif central qui s'amplifie, s'enrichit sans cesse, rencontre, s'assimile, rejette, et puis demeure à la fois intact et changé. Une fugue dans laquelle un thème, la mort et ses imitations successives forment plusieurs parties qui semblent se fuir et se poursuivre l'une l'autre. Une fugue de mort au plus près de la répétition et de la douleur d'exister.

J'avance ici un terme qu'il convient d'accueillir simultanément en allemand et en français, celui de Trieb-ulation. Triebulation ou les aventures et les dérives de la pulsion de mort que Colette Peignot, à l'instar de Mara et de son Journal d'une femme soumise, de Nico la tzigane junkie, d'Unica Zurn, la sombre compagne d'Hans Bellmer, ou d'Anna di Gioia, l'inoubliable héroïne de "Diabolus in musica" ont souverainement incarnée. "Le chemin qui conduit à notre ciel personnel, écrit Nietzsche dans le Gai savoir, passe toujours par la volupté de notre propre enfer."

C'est à l'occasion du départ au front de son père que Colette Peignot associe le plus complètement sa notion de sacré, terme essentiel de sa mythologie et qui met en communication deux éléments distinctifs: la notion de mort et le partage avec d'autres.

La petite fille a douze ans en 1915 lorsque son père Georges et ses deux oncles André et Rémi meurent à la guerre. Un an après, le député Louis Barthou, ami de la riche famille Peignot intitule "Contagion sublime" l'éloge funèbre qu'il prononce en souvenir des frères Peignot. A cet éloge, digne d'une envolée du maire de Champignac, on nous pardonnera de préférer "L'épigraphe sur un monument aux morts de la guerre" que Benjamin Péret envoya au concours de l'Académie française et qui, une nouvelle fois, consacre la lucidité du poétique sur le poli-

tique - mais qui, dans cette assemblée, en doutait?

"Le général nous a dit: le doigt dans le trou du cul

L'ennemi
est par là. Allez
c'était pour la patrie.

Nous sommes partis
Le doigt dans le trou du cul"

Là où, suprême d'élégance et d'ironie un Jacques Vaché écrit dans l'une de ses plus belles lettres qu'il "objecte à être tué en temps de guerre", innombrables sont ceux qui, tels le père de Colette Peignot, ont fait délibérément le sacrifice de leur vie - pour faire jouir en martyrs un Autre qui n'existe pas, objecteront les mauvaises langues que répugne à l'horizon de toute vie de groupe le sacrifice total qu'exige la Patrie de ses enfants.

Si l'on a toujours raison de se révolter, l'on a par contre toujours tort de ne pas se mettre à boîter quand d'aventure l'on entend une marche militaire. Boîter n'est pas pécher, vous le savez.

"Toutes ces douceurs de la famille endorment trop l'idée du sacrifice à la patrie... Comme les poitrines doivent se dilater plus librement sous la mitraille" professe Georges Peignot qui ne veut pas être considéré comme un demi-français, un embusqué, alors même que son frère préféré, André, a été tué en septembre 1914, dans la Somme. "J'envie ceux qui se battent, j'envie ceux qui souffrent, tellement ils me paraissent grandis par la dure vie qu'ils mènent pour une si belle cause."

Pour lier cette perte brutale, la petite Colette compose une comptine, une ritournelle par laquelle elle marque le territoire qu'elle s'en va, à travers un jeu identificatoire et fantasmatique, occuper et frayer sa vie durant.

" Ils sont morts, morts, morts
André et Rémi
Ils sont morts, morts, morts
Papa, André et Rémi."

A la jouissance du tragique, cette ritournelle répétée ad nauseam par la jeune fille, allie le tragique de la jouissance dans les affinités que celle-ci entretient avec la souffrance. Au sacrifice du père et de ses deux frères, répondra en écho, en écorps, la dépense sacrificielle de Colette peignot, ce qu'on pourrait appeler son masochisme, cette jouissance sur laquelle elle ne cédera jamais, elle qui, bien plus tard, ira jusqu'à désigner crânement son agonie du terme de "corrida fleurie".

* * *

Le 6 août 1934, à 31 ans, Colette peignot est hospitalisée dans une maison de santé à St Mandé, la clinique Jeanne d'Arc. Pour "dépression avec angoisse et anxiété". Cette crise grave que traverse la jeune femme est déclenchée par la relation amoureuse qu'elle vient de nouer avec Georges Bataille et alors qu'elle vivait depuis plusieurs années une relation stable avec Boris Souvarine, le rigoureux et intègre fondateur de la "Critique Sociale", la revue du cercle Communiste démocratique.

"Le difficile pour l'heure, écrit Souvarine, c'est qu'elle a un complexe de culpabilité à mon égard et que ma vie suscite en elle une sorte de remords bouleversant, donc le contraire du calme".

Cet épisode tardif que vit douloureusement Colette Peignot, la renvoie à un autre, vécu dans son adolescence et sur lequel, dans l'ordre de ses tribulations, il convient de s'arrêter..

Boris Souvarine dit à ce sujet: "Au cours des scènes effroyables du lundi, tout le passé lui est remonté à la gorge, et notamment l'abbé Pératé, cause originelle de tout le mal. "

Après le choc provoqué en 1915 par la disparition de son père et de ses oncles, Colette doit en affronter un autre au moins aussi dévastateur. celui de la confrontation contingente avec la jouissance de l'Autre. Ce traumatisme que va encaisser Colette Peignot, ce réel impossible à supporter, inassimilable, qui vient faire effraction et saturer ou excéder les capacités d'élaboration et de défense d'un sujet adolescent,, cette jouissance qui, dans son fond, renvoie à la chose irréprésentable a pour origine un homme de religion. Dans l'univers compassé de foi chrétienne et d'argent qui est celui de la famille Peignot, un abbé est venu, surtout après la disparition de Georges Peignot, occuper une importance grandissante auprès de Suzanne, la veuve. A la fois confesseur, confident, homme de confiance et pique-assiette, le religieux séduit d'abord la soeur aînée de Colette, Madeleine, qui a 17 ans, avant que de porter ses regards et ses mains sur l'adolescente.

Dans "L'histoire d'une jeune fille", Laure écrit ceci:"Cette question d'abbé me causait une gêne intolérable, un dégoût dont je n'osais parler à personne. Que pouvais-je dire? Quels mots employer? J'avais de grandes inquiétudes sexuelles qu'aucun dictionnaire ne satisfaisait, j'ignorais même "comment on fait les enfants",

mais je n'identifiais pas mes inquiétudes avec les manœuvres du prêtres". Soumise à plusieurs reprises aux attouchements de l'abbé, Colette dit encore: "Je m'accusais à lui de mauvaises pensées sans oser dire que lui-même les provoquait par son attitude avec ma sœur surtout quand elle restait dans sa chambre jusqu'à deux heures du matin et revenait le peignoir tout défait auprès de moi qui n'avais cessé de grelotter de peur..."

J'étais traquée de tous côtés. A qui parler? Comment parler?

A cette édifiante vignette qui ne doit à aucun moment masquer la forêt du fantasme, il faut ajouter pour la bonne bouche, si l'on peut dire, le meilleur, à savoir le pire: une capture significative de l'ordre de celle qui peut infléchir le cours d'un destin, en masquer l'horizon, en déterminer, entre la logique du tout et du pas tout, la structure. L'abbé dont l'emprise funeste s'est étendue très longtemps, sur toute la famille Peignot, s'appelait, rappelez-vous ce qu'écrivait Boris Souvarine: Pératé. Qu'il y ait eu du père dans cet abbé lubrique et peloteur, du Pératé de surcroît, voilà bien ma foi une fourberie très réussie et pas drôle du tout, dont Laure inconsciemment a pâti, jusqu'à la rejouer dans les propos délirants, où domine l'autodestruction, qu'elle tient durant plusieurs semaines dans la maison de santé, avant que d'entreprendre une thérapie avec Adrien Borel, membre fondateur de la Société Psychanalytique de Paris, et qui, ironie des images détournées, tient dans notre film le rôle de l'infâme Pératé.

* * *

En 1929, Colette Peignot a 26 ans. Pendant 6 mois elle va vivre à Berlin, cloîtrée dans l'appartement d'un médecin appelé Edouard Trautner. La jeune femme a sans doute rencontré cet homme, engagé à gauche, poète, essayiste, écrivain, dans un sanatorium à Leysin dans les Alpes Vaudoises où elle est allée soigner la tuberculose contractée auprès de son oncle Lucien et qui l'emportera neuf années plus tard.

De la relation de Colette Peignot avec Trautner, Georges Bataille auquel nous devons, avec son ami Michel Leiris, la publication posthume des "Ecrits de Laure" contre l'avis de la famille Peignot, écrit sobrement ceci: "Elle se paraît à l'époque de Berlin avec une recherche... bas noirs, parfums et robes de soie des grands couturiers. Elle vivait chez Trautner., ne sortant pas, ne voyant personne, étendue sur un divan. Trautner lui fit porter des colliers de chien, il la

mettait en laisse à quatre pattes et la battait à coups de fouets comme une chienne. Il avait une tête de forçat, c'était un homme relativement âgé, énergique, raffiné. Un jour il lui donna un sandwich..."

Ce casse-croûte qu'évoque Bataille est un sandwich dont l'intérieur est beurré avec la merde dudit Trautner. Celui-ci, vous l'avez compris, est un pervers bon teint, qui, à vouloir la femme toute, ne l'atteint qu'à échouer dans le champ pesant, ritualisé, de la perversion. En ordonnant à sa compagne de manger ce sandwich, c'est son étron, avec un accent circonflexe sur le e, que le pervers, dans sa passion de l'être, donne à déguster à Laure.

Excrément ou grosse voix, qui hurle, menace, intime, vocifère ou cingle, Trautner tente de se faire équivaloir à l'objet afin d'assurer la jouissance de l'Autre, plein, non barré. Avec une docilité proche de celle qui lie un hypnotisé à son hypnotiseur, objet et idéal confondus, Laure se prête aux jeux du médecin allemand sans en être totalement la dupe cependant, puisqu'au bout de six mois elle met fin au procès de désubjectivation que Trautner lui a intenté vainement, lui qui voulait faire exister l'hommelle S(A)= la farce majeure.

* * *

La perversion l'ennuie, notre Colette. "Une nuit je me suis enfuie. C'était trop, trop parfait dans le genre". Il n'empêche que durant six mois, Laure a partagé la vie et accepté les pratiques sadiques de Trautner à travers une mascarade masochiste mâtinée d'humiliations sexuelles répétées quotidiennement. Est-ce à dire qu'en posant la question "Mais que veut Laure avec Trautner?" on pourrait y répondre facilement en déclarant par exemple que le désir féminin étant d'essence masochiste il vise à jouir de la douleur et à se faire le martyr de l'Autre? Cette thèse freudienne posée, frayée, puis relativisée et abandonnée par le fondateur de la psychanalyse se résout plutôt en partie dans le fait que dans un couple, la femme comme le masochiste se mettent à la place de l'objet, agalma ou déchet. Et que la place de la femme dans le couple sexuel n'a pas pour cause directe son désir propre mais le désir de l'Autre. A partir de là, l'on peut retenir ces propos tirés d'un "Congrès sur la sexualité féminine" et où le masochisme prétendument féminin apparaît comme "un fantasme du désir de l'homme", d'où la complaisance avec laquelle Laure peut

accéder aux exigences extrêmes d'un Trautner qui la pousse à des concessions apparemment sans limites, la jouissance supplémentaire des femmes peut-être? Ces concessions ne s'inscrivent pourtant pas dans le code d'un contrat masochiste en bonne et due forme par lequel le contractant réclame son droit, son devoir et sa dose de jouissance réglementée et où ce qui est recherché est l'angoisse de l'Autre. Par-delà le fantoche Trautner, Laure vise autre chose, à travers un questionnement adressé à un Autre absolu derrière lequel se profile la figure d'un père idéal.

Dans les appendices aux écrits de Laure, deux fragments méritent d'être retenus, qui renvoient, autant sinon plus qu'avec Trautner, à une clinique du fantasme. "La vie décomposée, me dissoudre, et puis ce doute de soi jusqu'au tréfonds, l'instinct de mort, le besoin de malheur et de punition, se sentir bafouée, être bafouée."

Et encore, et surtout: "Laure avait retrouvé Dieu. Ce n'était pas un être humain, elle en fit un héros, un saint. Alors elle voulut qu'il lui fit mal, elle inventa d'être battue, rouée de coups, d'être blessée, d'être victime, d'être bafouée, et puis de nouveau adorée et sanctifiée."

Comment ne pas penser à la lecture de ces quelques lignes au célèbre "Un enfant est battu" et à son deuxième temps, celui où un sujet, féminin, en l'occurrence également, est battu par le père dans une équivalence où se vérifie l'équation être battu = être aimé par l'Autre, et dans lequel se manifestent des vestiges inconscients propres à satisfaire la culpabilité oedipienne tout en assurant un plaisir décliné sur un mode régressif.

* * *

Arrivé à ce point, que dire de la passion amoureuse qui, durant 4 ans, a uni et désuni Laure à celui que Boris Souvarine nommait "le détraqué", André Breton, non sans une pointe d'envie, "un très grand satyre" et que pour ma part j'appelle "son directeur d'inconscience": Georges Bataille.

Georges Bataille qu'à plusieurs reprises Laure nomme le Dieu Bataille et avec lequel, entre ratage et ravage, elle a formé jusqu'à la fin de sa vie une scandaleuse et impossible communauté. S'il n'y a pas de limites aux concessions qu'une femme fait pour un homme de son corps, de son âme ou de ses biens, alors s'explique ce passage du "Coupable" où Bataille évoque sa maîtresse disparue. "La douleur, l'épou-

vante, les larmes, le délire, l'orgie, la fièvre, puis la mort, sont le pain quotidien que Laure a partagé avec moi et ce pain me laisse le souvenir d'une douceur redoutable mais immense...

"Jamais personne", écrit ailleurs Bataille, "ne me parut comme elle intraitable et pure, ni plus décidément souveraine!"

* * *

L'amour de Laure et de Bataille s'est dépensé, épuisé, en un potlach amoureux dans lequel chacun des partenaires a reconnu en l'autre l'incarnation de sa part maudite, celle qu'il faut impérativement dilapider et mettre en jeu à n'importe quel prix et sans calcul. Pour tenter d'en indiquer les contours, l'on peut, par approximation, recueillir les propos de Laure, racontant la montée de l'Etna effectuée en 1937 avec son compagnon.

"C'est assez terrifiant. Je ne peux y penser sans trouble et je rapproche de cette vision tous mes actes du moment. Ainsi il m'est plus facile de serrer les dents... si fort à se briser les mâchoires".

Si l'expérience de Laure nous bouleverse, en ce qu'en elle se manifeste de façon exacerbée, exorbitante, l'amplivalence du féminin, et cette part de pulsionnel qui chez une femme échappe à la médiation phallique, son insubordination, elle a au premier chef bouleversé Bataille auquel elle écrit dans une lettre exprimant la difficulté de leur relation: "Je t'ai tout livré de moi-même. Pour moi qui suis au-delà des mots, j'ai trop vu, trop su, trop connu, pour que l'apparence prenne forme. Tu peux faire tout ce que tu veux, je n'aurai pas mal".

Et dans une autre lettre:

"J'ai haï notre vie, souvent j'ai voulu me sauver, partir seule dans la montagne (c'était sauver ma vie), maintenant je le sais..."

Cette vastité-vastitude de Laure, Georges Bataille l'affronte sans répit pour la dévaster lui qui n'a de cesse d'entraîner sa compagne dans ses débauches et de la tromper avec des femmes qui, selon les termes mêmes de l'écrivain, "ne la valent pas". "Les amants sont condamnés sans fin à ruiner l'harmonie entre eux, à se battre dans la nuit. C'est au prix d'un combat, par les plaies qu'ils se font, qu'ils s'unissent, soutient Bataille dans l'Alléluia!"

Je propose d'appeler "Lauromachie", c'est-à-dire l'art de combattre Laure dans l'arène du couple la conduite de Bataille littéralement mis au défi et débordé par une femme ayant pris au

ped de la lettre l'un de ses préceptes "le possible veut qu'on aille avec lui jusqu'au bout", et qui, en un ultime potlatch, l'acte d'une vraie femme, lui "offre" (entre guillemets) avant de mourir, ses textes dont Bataille révèle que la lecture de tous ces écrits entièrement inconnus de moi, provoqua sans aucun doute l'une des plus violentes émotions de ma vie".

* * *

Comment un homme tel que Bataille, fasciné par cette photo terrible montrant un jeune et séduisant Chinois livré dans le réel au travail du bourreau dans le supplice dit "des cent morceaux" ne l'aurait-il pas été par cette Femme à la fois une et partagée- déchirée qu'était Laure, emportée dans un mouvement de va-et-vient, de l'ordure à l'idéal et de l'idéal à l'ordure, tandis que n'en finit pas de ne pas résonner le rire silencieux de Thanatos.

* * *

Dans les écrits de Laure, à savoir dans les textes composant le Sacré, un chiffre apparaît qui se répète à plusieurs reprises. Le chiffre 8. Laure y consacre commentaires et poèmes. L'un des plus remarquables dans sa concision est sans doute celui que vous découvrirez dans le film gentiment sale qui va vous être présenté. J'en propose un autre:

Le 8 infernal revint me prendre au lasso
Je rampe le long de ses contours
Je vogue dans ses méandres
Je saute hors du cercle
et retombe dans l'autre
Je reste étranglée au milieu
Mon visage est là
figé anguille dauphin ver de terre
Et qui donc voyant ce signe fatal
songerait à m'y découvrir
voudrait m'en délivrer

Si ce que Laure écrit se soutient parfaitement de lui-même, pourquoi cependant ne pas s'autoriser à y ajouter un grain de sel analytique et considérer qu'avec une extraordinaire présence, celle qu'enviait Freud aux écrivains et aux poètes, Laure a capté dans ce 8 contraignant quelque chose de l'ordre de l'éternel retour du même.

Laure qui par ailleurs indique que "c'est en soi que l'on porte l'opposition la plus dange-

reuse" n'a-t-elle pas figuré intuitivement à travers ce chiffre obsédant la prise du sujet parlant dans le circuit du discours, sa capture par la répétition au cœur même de ce qui se situe au-delà du principe de plaisir, à savoir notre vieille partenaire la pulsion de mort articulée à l'insistance de la chaîne signifiante. Avec ce 8 et sa structure moebienne, Laure trace l'impossibilité qu'il y a pour elle, comme pour chacun, à se soustraire au destin que lui fait l'inconscient. En utilisant les moyens qui sont les siens - poésie et écriture - Laure dessine les contours d'un huit intérieur, elle cerne un réel présentifiant la pulsion de mort en tant que négativité impliquée par le signifiant et qui, en une rencontre éternellement manquée, nécessairement manquée, avec une jouissance perdue, circule en continuité avec les pulsions partielles, faisant le tour du vide de la Chose pour l'une, faisant le tour de l'objet pour les autres.

La grandeur tragique d'une Laure vient de ce que, affrontée à un huit constrictor, elle a su en faire, si j'ose m'exprimer ainsi, un huit nietzschéen dont elle a épousé les contours en un acquiescement somptuaire et ruineux ouvrant sur une éprouvante connaissance par les gouffres, infini turbulent autant que térébrant, dénudation suppliciant du sujet. Bien avant elle, un certain palindrome latin dont la forme est aussi le fond n'indiquait-il pas déjà: "Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu".

* * *

Peut-on appeler délivrance ce qui fait coupure dans la vie de Laure, sa mort au domicile de Georges Bataille à St Germain en Laye, le 7 novembre 1938, à 8h15 du matin? "Un prisonnier s'évade en sautant le mur à l'endroit même où il devait être exécuté" signale Laure juste à la suite du poème sur le huit infernal.

* * *

Semblable-dissemblable, très exactement à celle d'Angelus Silesius, la rose de parole que nous tend Laure depuis son lit de mort est sans pourquoi?

Mais laissons plutôt à son grand ami Michel Leiris le soin de conclure, lui qui surnomma fort à propos Colette Peignot "la Sainte de l'Abîme". Le saint étant celui qui remplit une double fonction: se faire déchet, et créer le désir.

"Laure était une créature qui depuis des années entretenait avec l'ange de la mort des rapports si familiers qu'elle semblait lui emprunter un peu de sa familiarité."

* * *

Un court texte de Bernard Noël s'intitule "Le château de Hors." Il précède "Le château de Dans" et forme avec lui les deux autres volets du "Château de Cène. (Souvenez-vous, ceux qui ont lu et qui, audace suprême, lisent encore, du flamboyant:

-Attention, me murmure-t-elle, c'est sans doute l'esprit qui souille la chair!""

Sur le même mode, il me paraît fructueux de prénommer l'Hors, l'Hors du tout, celle qui à corps et à écrits, a réussi, en excès même de son hystérie, à faire exister un sacré, pas toute, pas moins grande que l'immensité, dissonante femme!

Oui, Laure Peignot a joué à dissiper sa vie; oui, passionnéfollement, elle l'a saignée à blanc.

Là sa souveraineté; là notre vertige.

Ici, faute de mots, s'interrompt l'hommage.

Par chance, et même si je me suis appliqué à vous donner l'impression du contraire, je n'ai presque rien compris à cette femme. L'inverse, quelle outrecuidance, n'aurait abouti qu'à médire de la vérité, à lui nuire là où, en toute amitié, seule l'amidistance se sera imposée.

Tant l'Hors se prouve que... s'éprouve, c'est à des points de suspension - ce moment où le langage et le savoir n'ont plus cours - que je laisserai le soin de prolonger ces lignes; à la manière, un peu, dont un Giacinto Scelsi - obsédé lui aussi par le chiffre huit - modulait à l'infini le son d'une seule note:

Laure

.....
.....